

Le sujet était fécond, comme on le sait, et nous y trouvâmes ample matière à l'entretien et surtout à la médiosance. Chacun de nous raconta sur M*** une anecdote plus ou moins piquante, plus ou moins originale, plus ou moins bête, et la conversation n'était pas encore épuisée.

—Allons messieurs ! c'est assez médire comme cela, dit l'un de nous : si notre ami *** est d'un caractère bizarre, et excentrique, d'un naturel insupportable ; s'il est mauvais politique, du moins il est bon catholique ; et c'est chose rare chez les hommes publics, par le temps qui court.

—Il n'est pas plus l'un que l'autre, reprit un second.

—Cette fois-ci c'est de la calomnie, prends-y garde !

—Pauvre fou ! ne sais-tu pas que, pour certaines personnes la religion, comme la politique, est une spéculation. Selon eux, toutes deux portent au même but et pourvu qu'ils y parviennent, qu'importe l'usage qu'il feront de l'une ou de l'autre, du sacré ou du profane.

—Tu es injuste, vraiment envers M***. Dire qu'il n'est pas bon catholique ! Ne va-t-il pas à l'église chaque dimanche ? ne voit-il pas tous les jours des membres du clergé, dont il recherche le patronage, comme tu sais ? puis il a été membre d'une congrégation religieuse, s'il vous plaît ! Que faut-il donc, suivant toi pour être bon catholique ?

—Bien moins que cela !

—Certes ! en matière religieuse tu es aussi libéral qu'en matière politique, je vois ! . . . J'aimerais cependant que tu me prouvasses que M*** n'est pas sincère en religion.

—Rien de plus facile ! écoute seulement avec les autres mon anecdote.

Chacun de nous se disposa alors au silence, et nous écoutâmes, les oreilles tendues, aussi grandes que celles du héros de l'anecdote que je vais vous répéter, lecteurs ; mais n'en parlez pas, car je passerais pour un médiosant, une mauvaise langue ! Ainsi commença la narration :

« Dans le cours de l'été dernier, j'é descendais à Québec de retour d'une promenade à Montréal. J'avais pris passage à bord d'un des vapeurs de la Ligne du Peuple (qui, soit dit en passant, est indigne de ce nom), et la première personne que j'aperçus en embarquant fut notre ami *** , qui se jeta sur moi et me fit mille caresses. C'était un malheur sans doute de l'avoir rencontré ; je me résignai cependant, décidé à me débarrasser de lui au premier moment. Il m'ennuya quelque temps de ses discours insignifiants, de sa politique incongrue ; puis remarquant avec un *instinct* rare, que je prêtai peu d'attention à ce qu'il disait, et que, loin de l'applaudir, comme il s'y attendait, je me disposais à le contredire, il me quitta brusquement et se perdit dans la foule des passagers qui étaient nombreux ce soir-là. Je commençai à respirer plus librement, bien décidé à ne pas rejoindre mon aimable compatriote, et je liai conversation avec un voisin Yankee, qui, comme d'habitude, me parla du Canada, de son gouvernement, etc. Loin que mon interlocuteur me fatiguât, je goûtais un vif plaisir à l'entendre parler politique d'une manière si claire, si logique et si différente de celle de M*** , et je regrettais de ne pouvoir argumenter avec lui. Je l'aurais écouté bien longtemps encore, lorsque la cloche appela au souper, et nous nous séparâmes avec le désir de nous revoir.

« Je descendis dans la chambre, où il y avait beaucoup d'Américains, et comme c'était un vendredi, j'eus soin de me diriger vers la partie de la table où il y avait des plats maigres. Je ne voulais pas jeûner ce soir-là, chose qui arrive souvent à ceux qui se font scrupule de manger gras les jours d'abstinence ; car MM. les propriétaires de la Ligne du Peuple surtout n'y regardent pas de bien près. J'allais prendre place à table, lorsque je vis venir vers moi mon gracieux ami, qui, la tête basse, se frayait, à coups de coude, un passage à travers les personnes agglomérées auprès de la table, et s'attirait à son tour quelques rebuffades accompagnées de quolibets des plus à propos. Par malheur, il y avait une place vide à mes côtés, et M. *** vint tomber comme une masse sur la chaise.